

STUDIOCANAL

UN FILM DE *Jean*
BECKER

BIENVENUE parmi *nous*



Louis BECKER
présente

Patrick
CHESNAIS

Jeanne
LAMBERT

BIENVENUE parmi *NOUS*

un film de
JEAN BECKER

SORTIE LE 13 JUIN

DURÉE : 1H30

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
1, PLACE DU SPECTACLE
92130 ISSY-LES-MOULINEAUX
TÉL. : 01 71 35 08 85
FAX : 01 71 35 11 88

RELATIONS PRESSE
MOTEUR !
DOMINIQUE SEGALL / LAURENCE FALLEUR
28, RUE DE MOGADOR - 75009 PARIS
TÉL. : 01 42 56 95 85
FALLEUR@MAIKO.FR

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.studiocanal.com

D'APRÈS L'OUVRAGE DE *Eric* HOLDER PARU CHEZ FLAMMARION
ADAPTATION ET DIALOGUES *François* D'EPENOUX *Jean* BECKER AVEC LA COLLABORATION DE *Marie-Sabine* ROGER
AVEC LA PARTICIPATION DE MIOU-MIOU *Jacques* WEBER



Synopsis

Malgré sa renommée, Taillandier, la soixantaine, a brusquement cessé de peindre. En pleine déprime, il décide de partir de chez lui, sans but précis et sans donner d'explication à ses proches.

Au cours de son périple, il fait l'étrange rencontre d'une adolescente égarée, Marylou, que sa mère a rejetée.

La gamine perdue et l'homme au bout du rouleau feront un bout de chemin ensemble.

Finalement, vivant tels un père et sa fille, dans la quiétude d'une maison de location, ils se feront «la courte échelle» et retrouveront un nouveau sens à leur vie.

Rencontre avec JEAN BECKER *Scénariste et réalisateur*

JEAN BECKER



Pourquoi avoir choisi d'adapter «Bienvenue parmi nous», le roman d'Eric Holder ?

Mon fils me l'avait donné à lire et j'ai d'abord trouvé ce roman très noir. J'ai mis du temps à me décider, mais lorsque j'ai découvert le moyen d'y amener plus de lumière et d'optimisme, je me suis dit que je pouvais en faire un film. C'est le parcours d'un homme un peu perdu qui rencontre une jeune fille de 15 ans qui, elle-même lâchée par sa famille, va s'accrocher et lui en faire voir, comme si elle était sa propre fille. J'avais ainsi le potentiel pour exprimer ce que j'aime.

Que souhaitez-vous exprimer dans cette histoire ?

C'est difficile à analyser. Sur la base de cette trame, tout s'est mis en place pendant l'écriture. Je me demandais ce qu'ils pouvaient se dire suivant les circonstances. Je me suis dit qu'on allait les faire vivre au jour le jour jusqu'à la fin, en se laissant porter par l'évolution de leurs sentiments. Tout part de cette rencontre insolite. Ils se retrouvent ensuite au bord de la mer, comme ils auraient pu se retrouver à la montagne ! C'est comme ça. Il a pris la route, en emmenant cette fille, sans même réfléchir. Ce sont deux dérives qui échouent sur une côte.

Comment mettez-vous en place cette rencontre ?

Très vite, j'ai pensé à Patrick Chesnais. Le fait de me dire qu'il pouvait être le personnage a influencé l'écriture. Je lui ai proposé un traitement de l'histoire et lorsqu'il m'a donné son accord, j'ai écrit pour lui.

Cela faisait longtemps que j'avais envie de travailler avec Patrick. Déjà, au moment de L'ÉTÉ MEURTRIER, je l'avais auditionné mais à l'époque, la production ne l'avait pas voulu. Il est pour moi l'un des comédiens les plus intéressants. Il transporte quelque chose. Il a un monde à lui, une manière de s'exprimer qui lui est tout à fait propre, qui fait que l'on n'a jamais l'impression qu'il joue. Patrick est d'un naturel incroyable. Et ce personnage a beau être un peu lugubre, lorsqu'il sourit, le

sentiment que cela provoque n'en est que plus fort. Chez lui, un sourire est plus puissant qu'un éclat de rire chez beaucoup d'autres. Peu importe qu'il râle ou fasse la tête, son humanité déborde toujours de sa carapace.

C'est à partir de lui que vous avez construit Taillandier ?

J'ai imaginé un homme qui aurait la même attitude physique que Patrick, mais si le personnage n'avait eu que de l'aigreur en lui, jamais il n'aurait aidé cette enfant. Pour bien comprendre ce qui lui arrive au début du film, j'ai travaillé sur la dépression. Je suis même allé voir un spécialiste à qui j'ai fait lire l'histoire. Ce médecin m'a dit que tout sonnait juste. Taillandier, le personnage de Patrick, la prend en charge parce qu'elle est

comme lui : paumée. Petit à petit, il s'attache à elle. Il en devient responsable. C'est d'ailleurs ce qui le fait évoluer et c'est aussi ce qui le sauve.

Comment avez-vous découvert celle qu'il rencontre ?

Sylvia Allegre, qui s'occupait du casting, avait reçu Jeanne Lambert l'année dernière pour mon précédent film, LA TÊTE EN FRICHE. Elle l'avait remarquée et gardée dans ses fiches. Pour chercher la jeune fille, on avait engagé quelqu'un de plus spécialisé sur les adolescents, mais Sylvia m'a conseillé de voir Jeanne. Malgré d'autres propositions, j'ai été convaincu. Chez cette petite, je sentais un instinct. C'est une fille qui, malgré une image trompeuse de superficialité, peut vraiment

être profonde. J'aimais aussi qu'elle soit à la limite entre le côté rond de l'enfance et le côté jeune femme.

Vous n'aviez pas peur de faire reposer une part du film sur une débutante ?

Bien sûr que si. Mais je sentais aussi qu'elle était prête à y aller. J'avais fait des essais, avec Patrick, et j'avais pu constater que ça fonctionnait. Très vite, j'ai été rassuré même s'il a fallu ajuster quelques détails au début. Elle connaissait parfaitement son texte, il fallait juste la pousser à ne pas réciter. Je crois que le texte était assez bon pour qu'elle soit naturelle. Il suffisait qu'elle le dise en étant elle-même, et ça allait. Patrick a souvent été épaté par l'énergie qu'elle mettait. Mais dès qu'elle commençait en faire trop, je la reprenais au vol.

Elle a donc travaillé avec deux bougons ?

Patrick n'était pas bougon avec elle, il l'adore. Un seul bougon suffisait ! Mais tout s'est simplifié très vite. Quand elle était dedans en revanche, elle était très bonne. Elle n'avait pas forcément besoin de la concentration que je lui demandais, puisqu'elle était bonne tout de suite. Mais moi, ça me rassurait de la savoir plus sur le coup.

Miou-Miou et Jacques Weber sont également dans votre histoire...

Ce sont deux excellents acteurs. Miou-Miou n'a pas un grand rôle, mais elle a quand même accepté d'être dans le film aux côtés de Patrick Chesnais. J'avais peur qu'elle refuse. Il fallait une comédienne de sa trempe pour faire exister ce personnage en quelques scènes. Elle apporte

une humanité, une affection, et un caractère. Quant à Jacques Weber, le rôle de l'ami lui va parfaitement. Il émane de lui une telle gentillesse, une telle chaleur humaine... Il était très content de faire le film.

Avec le recul et tous les films que vous avez faits, comment définiriez-vous votre cinéma ?

Deux choses m'intéressent vraiment : les rapports humains et l'émotion. Un film peut tout provoquer, du rire à la tristesse. J'essaie toujours de faire en sorte qu'une émotion surgisse de chaque scène. J'aime l'idée que le spectateur aille d'émotion en émotion, sans temps mort, et que le film l'emporte. C'est cela que j'apprécie et que je recherche dans les films de mes confrères - anciens ou récents, dans les livres, dans la musique, voire dans



un tableau. J'observe, j'écoute et quelque chose entre en moi subitement. Ça n'arrive pas immédiatement. C'est vrai pour une toile, c'est vrai pour un solo de jazz de Parker. Il faut être ouvert. C'est ce que j'essaie de provoquer chez les gens.

Dans mes films, j'ai toujours orchestré des rencontres entre deux personnes qui n'auraient jamais dû se croiser, qui n'ont rien à faire ensemble. C'est ce qui se produit ici, comme dans LA TÊTE EN FRICHE, ou dans DIALOGUE AVEC MON JARDINIER...

L'idée de rapprocher les gens, au-delà de leurs préjugés, est un peu le point commun de tous vos films. Cela vous touche ?

Complètement. On ne prend jamais assez de temps pour parler aux gens. Quand j'étais plus

jeune, je suis resté deux ans et demi au chômage après mon premier film, qui n'avait pas marché. Je n'allais pas très bien. J'avais envie de parler aux gens. Je prenais le métro, je marchais dans la rue et il m'est arrivé d'adresser la parole à de parfaits inconnus et de nouer des contacts remarquables. Je suis même allé boire un verre avec certains ! J'ai l'impression qu'aujourd'hui les gens ont peur de cela. La moindre tentative de contact est souvent perçue comme une agression. C'est regrettable.

Définissez-vous une émotion dominante pour vos films ou bien est-ce un voyage qui va crescendo et alterne plusieurs types de sentiments ?

Un peu des deux. Pour donner un exemple, je n'aimais pas la fin de mon film. Je la trouvais

faible. Tous les soirs, en me couchant, je me disais que la fin n'était pas satisfaisante. J'y pensais sans arrêt.

J'avais installé un élément récurrent humoristique qui se concluait à la toute fin, alors que la petite séjournait dans la famille. C'était peut-être drôle, mais savoir ce qu'était devenue sa mère me paraissait bien plus fort. Je me suis dit qu'à la fin, il fallait que la petite parte retrouver sa mère. C'est la fin de quelque chose mais un nouveau départ aussi. Il y aura peut-être un «après». Comment ? Je n'en sais rien. Dès lors la fin nous interpelle, certains spectateurs espéreront qu'ils se retrouveront, d'autres se montreront plus pessimistes, mais on se pose forcément la question. L'émotion est alors très forte, qu'elle soit pleine d'espoir ou de mélancolie.

Ce sont des moments difficiles à mettre en scène...

Au même titre que le suicide. Il est difficile de montrer un type qui n'arrive pas à se suicider. J'avais tourné le moment où il prenait le fusil, le chargeait, et puis je me suis dit que la seule façon de pouvoir le faire accepter aux gens, était que ça se passe à une rapidité incroyable. Il prend le fusil, il le pointe, il hurle et s'en va. C'est fini. On a compris qu'il n'y arrive pas. C'est la vitesse qui fait qu'on l'accepte.

Comment travaillez-vous l'écrin de votre rencontre ?

Il fallait qu'ils aillent quelque part, mais pas trop loin, avec deux ou trois heures de route. À partir de Paris, c'est la côte normande, Deauville. Ils



vont vers un bout du monde plausible, jusqu'à la mer. Je n'ai pas précisément défini le lieu. Je cherchais une station balnéaire, dans les premiers beaux jours, avant la haute saison. J'avais imaginé qu'ils se baigneraient, qu'il aurait envie de la peindre. Il y a aussi le fait que j'aime la mer et sa lumière particulière. C'est une émotion supplémentaire.

À quel moment avez-vous senti cette alchimie entre Patrick Chesnais et Jeanne Lambert ?

J'ai commencé par tourner les scènes extérieures, sur une plage de l'île d'Oléron. À ce stade de l'histoire, les personnages sont déjà plus en paix, l'un par rapport à l'autre, et par rapport à eux-mêmes... Dès ces premières scènes, Patrick et Jeanne ont été au-dessus de ce que j'avais imaginé. Ils ont sublimé le texte.

Vous trouviez chez les comédiens l'émotion que vous souhaitiez voir naître ?

Et même bien au-delà. Par exemple, j'attendais vraiment Patrick dans son monologue à table, lorsqu'il parle de la peinture et d'une rencontre qui l'a marqué. Il m'a bluffé. Son rythme, ses pauses, ses regards, tout était remarquable. C'est dans ce genre de scène que l'on mesure toute la capacité à incarner d'un comédien. Patrick a ce talent rare. À ceux de son niveau, on donne quelque chose et ils peuvent en faire ce qu'ils veulent. Peu importe quoi, du moment qu'ils me le disent.

Vous avez la réputation de laisser beaucoup de liberté à vos comédiens...

Faire un film est un travail d'équipe, de complicité. J'ai horreur de l'improvisation

mais je laisse les comédiens dire le texte à leur manière. S'ils contrarient trop la vision que j'ai, et que ce qu'ils me proposent n'est pas bon, je le leur dis, mais le plus souvent, cette écoute et cet échange apportent au film.

J'ai une grande confiance dans ce que les comédiens expriment. Ma femme dit souvent qu'en les filmant, je suis trop près des acteurs, mais pour moi, il y a tellement d'émotions qui passent sur leur visage que si vous êtes un peu loin, vous la perdez. Si vous approchez vraiment, vous la captez.

Vous avez toujours eu cette approche ?

J'ai mis au point une façon de travailler qui n'est pas si vieille, mais depuis que j'ai un peu d'argent pour faire des films, je demande à avoir deux caméras, chacune sur une valeur

plus ou moins serrée. Avec une seule caméra, vous n'avez pas toujours le temps, il faut changer d'optique et pendant la manœuvre vous pouvez perdre ce que donnait l'acteur. Alors que là, vous pouvez travailler en double valeur, pour aller au plus près ou sur quelque chose de plus général. Le choix se fait ensuite au montage. J'ai commencé à demander deux caméras pour certaines scènes des ENFANTS DU MARAIS. Et pour UN CRIME AU PARADIS, j'en avais parfois trois ou quatre. J'ai depuis gardé cette bonne habitude.

Comment définiriez-vous l'image de votre film ? On démarre plutôt dans la nuit, dans l'enfermement, pour aller vers la lumière...

On s'enfonce dans les ténèbres jusqu'à la scène où Taillandier tente d'en finir. La rencontre

entre lui et la petite a lieu de nuit, sous la pluie et puis peu à peu, on va effectivement vers le soleil. L'horizon se dégage. Le contraste est si puissant que les scènes d'hiver que j'ai souhaitées pour donner la notion de temps écoulé, donnent presque une sensation de printemps.

Dans ce film, Jeanne regarde L'ÉTÉ MEURTRIER à la télé...

Il n'y a là aucun orgueil de ma part et je pense d'ailleurs que très peu de gens noteront que j'en suis aussi le réalisateur. Je cherchais simplement une scène d'une fille avec sa mère, pour qu'elle soit touchée. Pourquoi aller chercher ailleurs ? J'utilise la matière dont j'ai besoin.

Savez-vous ce que ce film peut apporter au public ?

J'espère que les gens, même une fois le film terminé, continueront à vivre un peu de son émotion. Je ne sais plus qui m'a fait remarquer que ce n'est jamais bon quand les gens sortent de la salle et se demandent aussitôt où ils ont garé leur voiture. Tout ce dont je rêve, c'est que les gens marchent et se perdent avant de se rendre compte que leur voiture est garée de l'autre côté ! Je souhaite que l'émotion du film les accompagne. Beaucoup de films me font cet effet-là, parfois des années après. Je pense très souvent à LE JOUR SE LÈVE ou même MACADAM COWBOY... C'est ce que j'essaie modestement de faire passer aux gens. Je me mets à leur place, et je me demande ce qui me touche, moi, en espérant que cela les touchera aussi.

Ce film, peut-être plus encore que les autres, révèle le puits de sentiments que vous êtes...

J'ai un vieux copain qui, chaque fois qu'il vient voir un de mes films, me taquine en disant : «Je ne comprendrai jamais comment un type aussi désagréable, aussi teigneux que toi, peut faire des films avec autant de sentiments...» Il se moque de moi à chaque fois ! Tout le monde a une carapace mais dans ce que l'on fait, dans un film par exemple, on montre un peu ce que l'on est. J'ai cette sensibilité très forte, qui m'a joué des tours dans ma vie... Je suis trop émotif. Si on n'a pas, de temps en temps, des choses à ressentir, à vivre, à quoi s'accrocher, alors à quoi bon ?

Savez-vous aujourd'hui ce que représente ce film dans votre parcours ?

C'est un film important pour moi, parce que l'histoire me parle, parce que mon fils me l'a proposé. À titre plus personnel, il marque - enfin - la vraie rencontre avec Patrick Chesnais. Si longtemps après nos premiers contacts, il est devenu un ami. J'ai aimé retrouver cet homme pour lequel j'ai beaucoup d'affection.





Filmographie de JEAN BECKER

JEAN BECKER

- | | | | |
|------|---|------|---|
| 2012 | BIENVENUE PARMi NOUS
<i>D'après le roman éponyme de Eric Holder</i> | 1998 | LES ENFANTS DU MARAIS
<i>D'après le roman éponyme de Georges Montforez</i> |
| 2010 | LA TÊTE EN FRICHE
<i>D'après le roman de Marie-Sabine Roger</i> | 1995 | ELISA
<i>César de la Meilleure Musique</i> |
| 2008 | DEUX JOURS À TUER
<i>D'après le roman éponyme de François d'Epenoux</i> | 1983 | L'ÉTÉ MEURTRIER
<i>César de la Meilleure Actrice pour Isabelle Adjani</i>
<i>César du Meilleur Second Rôle pour Suzanne Flon</i>
<i>César Meilleur Montage</i> |
| 2006 | DIALOGUE AVEC MON JARDINIER
<i>D'après le roman éponyme de Henri Cueco</i> | 1967 | TENDRE VOYOU |
| 2003 | EFFROYABLES JARDINS
<i>D'après le roman éponyme de Michel Quint</i> | 1965 | PAS DE CAVIAR POUR TANTE OLGA |
| 2000 | UN CRIME AU PARADIS
<i>D'après le scénario original de Sacha Guitry</i> | 1964 | ÉCHAPPEMENT LIBRE |
| | | 1961 | UN NOMMÉ LA ROCCA |

Rencontre avec *Interprète de Taillandier* PATRICK CHESNAIS

PATRICK CHESNAIS



Comment avez-vous réagi lorsque Jean Becker vous a proposé ce film ?

Il m'a appelé un matin en me demandant si j'étais disponible pour tourner avec lui. J'ai immédiatement dit oui. Il m'a ensuite envoyé un traitement, et je l'ai rappelé tout de suite pour lui dire que je comprenais pourquoi il avait pensé à moi. Je pouvais apporter quelque chose au film. C'est la question que je me pose toujours : qu'est-ce que je peux apporter au film ? Mais aussi : qu'est-ce que le film peut m'apporter ?

Que pouvait vous apporter BIENVENUE PARMIS NOUS ?

J'attends d'un film qu'il me donne du plaisir, en tant qu'acteur, mais aussi en tant que spectateur. Le plaisir est d'ailleurs ce que l'on attend de la vie en général. Cette notion reste évidemment une question personnelle, mais ce film en promettait, du plaisir.

Quel regard portez-vous sur le cinéma de Jean Becker ?

J'ai adoré **DIALOGUE AVEC MON JARDINIER** et **LES ENFANTS DU MARAIS**, entre autres. Il y a dans ces œuvres une sorte de magie assez difficile à définir. Ce qui manque à certains films

- alors que le public y est très sensible - ce sont les personnages. Après avoir travaillé avec Jean Becker, j'ai eu la confirmation qu'il explore les personnages à fond et c'est sans doute cela qui caractérise le plus son cinéma. L'essence de ses films, ses fondamentaux, ce sont très souvent les personnages, leur histoire et leur rencontre. En l'occurrence, dans BIENVENUE PARMIS NOUS, Taillandier et Marylou n'ont rien en commun, ils n'auraient jamais dû se croiser mais ils se retrouvent face à face et vont se découvrir, peut-être s'aimer. C'est un «standard», presque un genre. Toute la différence tient dans le traitement et la sensibilité que chacun donne à ce schéma, à cette rencontre. Par exemple, dans DIALOGUE AVEC MON JARDINIER, ce sont deux hommes, qui vivent une histoire très affective. Dans BIENVENUE PARMIS NOUS, c'est une histoire d'amour, sans ambiguïté, sans

sexualité. Un homme qui n'est plus tout jeune et une adolescente vont se découvrir et se faire la courte échelle.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

C'est un homme qui a tout : le succès, une femme charmante, des enfants épanouis, une belle maison... Et c'est un créateur. Malgré cela, plus rien ne l'intéresse. Il est rare que la dépression touche des personnes qui sont dans l'urgence de la faim ou du froid. Sans faire de généralités, la dépression atteint souvent des gens qui, en théorie, ont tout pour être heureux. Taillandier n'est pas dans la survie, c'est un artiste accompli, il vieillit comme tout le monde mais il est plutôt en forme ! Et brusquement la dépression le rattrape au plus profond. Avant de tourner, j'ai lu le livre de William

Styron, *Face aux ténèbres*. La dépression est tombée sur ce géant de la littérature américaine à un moment où rien ne le laissait prévoir, comme un accident de voiture. C'est ce qu'il raconte dans ce petit ouvrage écrit avec une force impressionnante. La dépression vous désarme et vous n'avez plus envie de vous battre. Mon personnage en est là.

Il a encore la force de fuir...

Pas forcément. Son ultime désir est de retrouver une dernière fois le lieu de bonheur de son enfance, pour y finir sa vie. Mais il n'ira pas jusqu'au bout. Il doit, malgré tout, lui rester une pulsion de vie puisqu'il ne se supprime pas.

Vous dites être proche du personnage. Par quels aspects ?

Les personnages sont aussi ce que l'on en fait. Au départ, il y a une proposition, celle d'un personnage en dépression. Je ne suis pas dépressif, mais je sens ce que ça peut être. Je sais que je peux jouer la dépression, donc les arcanes de la dépression, et les réactions qui s'y rattachent. Tous les êtres humains sont plus ou moins dépressifs. Le simple fait d'être en vie, sur Terre, et de savoir que l'on va mourir, peut être une source de dépression. Rechercher le plaisir, c'est aussi jouer à cache-cache avec elle. J'ai souvent joué des personnages à problèmes, avec lesquels je me suis d'ailleurs toujours senti à l'aise. Certains ont des aspects dépressifs, d'autres sont au bout de quelque chose, dans une lassitude. Quelque chose

a été cassé. À 20 ans, au Conservatoire, je me rappelle avoir joué «Fantasio» d'Alfred de Musset, qui était déjà un type revenu de tout. Malgré mon jeune âge, je me sentais à ma place dans ces personnages, qui font preuve d'une distance par rapport au monde qui s'agite. Je comprends cet accablement, ce rapport au poids de la vie qui vous écrase parfois. Les personnages en crise offrent un beau terrain de jeu pour les acteurs. C'est le cas de Taillandier. Il prend un fusil, il roule dans la nuit, il ne sait pas où il va...

Comment avez-vous travaillé avec Jean Becker ? Sa façon de faire est-elle particulière pour vous ?

Je crois qu'il me comprenait bien. Comme il était près des personnages joués par les acteurs,

il était du coup proche des acteurs. Au sens propre comme au figuré. Les deux caméras sont très proches et essaient de capter au maximum. Il ne perd rien d'une expression au profit d'un plan ou d'un cadre. Il sait que la vérité n'est pas dans le décor. Et même si ses films sont beaux à regarder, soignés visuellement, les personnages sont sa priorité. Il ne les perd jamais de vue. Jamais il ne les laisse s'échapper ou partir.

Dans ce film, vous êtes marié à Miou Miou et ami de Jacques Weber. Vous les connaissez bien...

J'ai tourné quatre films avec Miou Miou. C'est toujours très agréable de retrouver cette actrice formidable. Nous formons une très belle famille !



Jacques Weber est un vieux compagnon de route avec lequel j'ai beaucoup joué au théâtre. On était dans la même bande au Conservatoire. On s'est formés ensemble et nous partageons des souvenirs très forts. C'est par contre la première fois que nous jouons ensemble au cinéma. C'était bien de se retrouver.

Et vous avez rencontré Jeanne Lambert...

Je l'aime vraiment beaucoup. Je trouve que la réalité de notre rencontre sert vraiment l'histoire du film. J'aime ce qu'elle est. Elle a la particularité d'avoir du cœur, de la générosité, de regarder les autres, de faire attention à ce qu'il se passe. Elle donne beaucoup. C'est très important pour moi. Entre nous, tout s'est passé dans l'humour. Je la chahutais, je la mettais en boîte, je faisais le grognon, un peu comme mon personnage.

Comment le comédien aguerri que vous êtes joue-t-il avec celle qui débute ?

Débutant ou aguerri, je n'ai pas l'impression que ça change beaucoup de choses. En ce qui concerne la capacité à faire confiance, nous étions sur la même longueur d'onde. Nous étions dans l'échange, le partage. Les armes avec lesquelles elle s'exprimait en tant qu'actrice donnaient envie de lui renvoyer la balle, à ma manière. Je crois que cela fait partie de la réussite du film. Ces deux caractères sont bien écrits au départ. Cet homme que je suis et cette très jeune femme qu'est Jeanne Lambert se nourrissent du texte pour créer une étrange alchimie. Parfois, elle avait du mal, et c'était intéressant de la voir réagir parce qu'elle y mettait beaucoup de volonté. C'était parfois dur et elle se battait bien !

Étiez-vous impatient de certaines scènes ?

Beaucoup me tentaient... Le film offre une large palette de jeu qui correspond à plusieurs de mes facettes. Je suis à la fois un peu distrait, la tête dans les étoiles, à me prendre les pieds dans le tapis et en même temps, je peux être dur, violent, ironique, désabusé... On est multiple dans la vie, et je suis un peu tout ça. Il est vrai que je peux être un peu râleur, mais je fais aussi très attention aux autres. Je crois être quelqu'un de gentil. Il faut donc s'accaparer le personnage, et jouer à fond les situations qui sont proposées. Le personnage passe par beaucoup de choses différentes jusqu'à ce qu'il se réveille, jusqu'à ce qu'il sourie ! Sur cette plage, il sourit ! Après avoir été dans la révolte, la mauvaise humeur, l'agressivité... Il ne faut pas le chercher car il a du répondant,

ce qui prouve qu'il a encore un peu d'énergie vitale. Ce n'est pas comme si plus rien n'avait d'importance. Il réagit. Il n'est pas encore au bout du bout. Et puis, il va vivre cette histoire d'amour, cette découverte. J'aime bien jouer les sentiments amoureux. Ici, c'est un sentiment amoureux particulier, loin des clichés, ni paternel, ni sexuel. C'est un amour qui va lui redonner le goût de vivre.

Il passe tout de même par des sentiments assez paternels...

Comme un type assez âgé pour avoir envie de se coucher tôt et se méfier de la vie dont il connaît un peu les dangers, alors qu'elle agit comme une adolescente de son âge ! Cela peut passer pour un comportement paternel, et je connais bien ce sentiment, mais je ne crois pas que ce



soit le cas. Au-delà du charnel, elle le ramène à la vie. C'est pour cela que je dis que c'est de l'amour.

Que représente ce personnage dans votre parcours ?

Quelque chose d'assez fort. J'ai pu m'exprimer en tant qu'acteur, comme je pense qu'il faut pouvoir s'exprimer. Ce personnage m'en a donné la possibilité. Quand on est un acteur qui a fait beaucoup de films, c'est toujours un plaisir de fouiller, d'explorer, de repousser le personnage en essayant de créer des rapports forts. Arriver à ce plaisir n'a pas demandé de souffrance. Il y a eu du plaisir immédiat, parfois avec des interrogations, comme chaque fois que l'on participe à l'élaboration d'une œuvre. On a forcément des interrogations, des

doutes. Mais la sensation générale reste celle d'une expérience simple et gratifiante.

Ce processus de création du personnage, l'avez-vous accompli seul ou avec l'aide de Jean Becker ?

Je fais toujours cela tout seul, mais accompagné par le metteur en scène, sous son regard. Il y a la technique, le placement de la caméra, et d'autres paramètres mais cela se caractérise par des petits choix qui peuvent compter. Cela doit bien évidemment s'inscrire dans la vision du metteur en scène.

Ce qui rend ce film différent, par rapport à beaucoup d'histoires qui sont racontées, c'est que derrière il y a la vision, le regard de ce metteur en scène-là, Jean Becker. Ce n'est pas un type qui a mis en boîte une histoire. Jean

s'est beaucoup impliqué dans ce film. Il s'est interrogé. J'ai constamment senti le travail, le regard du cinéaste. C'est un regard qui n'est ni anodin, ni mineur. Jean Becker a une vision globale et il attend de l'acteur qu'il apporte sa part de création. Il pose des questions, toujours pertinentes : «Crois-tu que le personnage ferait ça à ce moment-là?», «Qu'est-ce que tu en penses ?»... Il vous pousse à réfléchir, au bon moment. Et on faisait une prise différente, pour voir et choisir ensuite. On est face à un metteur en scène qui a beaucoup d'expérience et qui partage ses interrogations en essayant de construire la réponse avec l'acteur. J'aime bien travailler comme ça. Cela m'a aidé.

Que pensez-vous que ce film peut apporter au public ?

Je crois que ce film est une sorte de conte moderne, une histoire qui fait du bien. Ce sont des personnages qui partent de très loin pour arriver à trouver une paix. (Pour combien de temps ?) C'est une fable qui peut trouver un écho en beaucoup de monde, magistralement filmée par quelqu'un qui sait faire passer les sentiments comme la vie le ferait.



Filmographie de PATRICK CHESNAIS

PATRICK CHESNAIS

Patrick Chesnais a tourné dans plus de 65 films, voici les films dans lesquels il a joué récemment ainsi qu'une sélection des films qui ont marqué sa carrière.

2012	BIENVENUE PARMIS NOUS de Jean Becker	2003	CASABLANCA DRIVER de Maurice Barthélemy
2010	FILS UNIQUE de Miel Van Hoogenbemt		MARIAGE MIXTE de Alexandre Arcady
	TU SERAS MON FILS de Gilles Legrand	2001	SEXES TRÈS OPPOSÉS de Eric Assous
2009	SIX CENTS KILOS D'OR PUR de Eric Besnard		MILLE MILLIÈMES de Rémy Waterhouse
2008	QUELQUE CHOSE À TE DIRE de Cécile Telerman		LE VENTRE DE JULIETTE de Martin Provost
	LE CODE A CHANGÉ de Danièle Thompson		IRÈNE de Ivan Calbérac
2007	HOME SWEET HOME de Didier Le Pêcheur	2000	CHARMANT GARÇON de Patrick Chesnais
	UNE CHANSON DANS LA TÊTE de Hany Tamba		Grand prix du Meilleur Réalisateur
	LA JEUNE FILLE ET LES LOUPS de Gilles Legrand		au Festival de St Jean de Luz
2006	LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON de Julian Schnabel	1999	KENNEDY ET MOI de Sam Karmann
	Prix de la Mise en Scène, Festival de Cannes 2007		TE QUIERO de Manuel Poirier
	LE PRIX À PAYER de Alexandra Leclère	1998	L'HOMME DE MA VIE de Stéphane Kurc
	HÉROS de Bruno Merle		LES ENFANTS DU SIÈCLE de Diane Kurys
2005	J'INVENTE RIEN de Michel Leclerc	1996	POST-COÏTUM ANIMAL TRISTE de Brigitte Roïan
2004	TU VAS RIRE MAIS JE TE QUITTE de Philippe Harel		Prix d'Interprétation,
	JE NE SUIS PAS LÀ POUR ÊTRE AIMÉ de Stéphane Brizé		Festival Francophone de Namur 1997
	Nomination pour le César du Meilleur Acteur		Prix d'Interprétation,
	Nomination pour le Prix du Meilleur Acteur		Festival Jean Carmet à Moulin 1997
	au Prix du Cinéma Européen 2006		

Sélection de films précédents

1992	LA BELLE HISTOIRE de Claude Lelouch		THANK YOU SATAN de André Farwagi
1991	DRÔLES D'OISEAUX ! de Peter Kassovitz	1984	FEMMES DE PERSONNE de Christopher Frank
1990	PROMOTION CANAPÉ de Didier Kaminka	1981	NEIGE de Juliet Berto
	TRIPLEX de Georges Lautner		Prix du jeune Cinéma, Festival de Cannes 1981
	LA PAGAILLE de Pascal Thomas	1979	L'ŒIL DU MAÎTRE de Stéphane Kurc
1989	IL Y A DES JOURS... ET DES LUNES de Claude Lelouch		PREMIER VOYAGE de Nadine Trintignant
1988	LA LECTRICE de Michel Deville		L'EMPRUNTE DES GÉANTS de Robert Enrico
	Prix Louis Delluc	1976	LES NAUFRAGES DE L'ÎLE DE LA TORTUE
	César du Meilleur Acteur dans un Second Rôle		de Jacques Rozier
	LES CIGOGNES N'EN FONT QU'À LEUR TÊTE		MONSIEUR ALBERT de Jacques Renard
	de Didier Kaminka		

Rencontre avec *Interprète de Marylou* JEANNE LAMBERT

JEANNE LAMBERT



Comment êtes-vous arrivée au cinéma ?

Progressivement et très naturellement. Lorsque j'avais 16 ans, pour canaliser mon énergie et m'épanouir, mon père m'a conseillé de faire du théâtre. Je n'en avais jamais fait de ma vie. Ce qui était au départ un loisir «thérapeutique» est devenu une passion. Qu'il s'agisse de travailler émotionnellement ou physiquement, je prenais du plaisir à m'acharner, à faire des efforts. C'est au théâtre que j'ai appris la notion d'effort. C'était la première fois que je repoussais mes limites pour quelque chose qui me plaisait. J'étais la plus jeune d'un groupe qui réunissait des gens de tous les âges et dans cet univers, j'ai appris à m'accepter, à échanger et à jouer. Mon professeur, Philippe Peyran-Lacroix, m'a

poussée à passer des auditions, ce que j'ai fait pendant un an et demi, tout en poursuivant mes cours de théâtre et en jouant un peu sur scène. J'ai fait plus de 30 castings avant de décrocher mon premier rôle.

Connaissez-vous les films de Jean Becker ?

L'ÉTÉ MEURTRIER, que j'avais découvert à l'âge de 10 ans à la télé, m'avait beaucoup marquée. L'histoire était vraiment atypique et Isabelle Adjani et Alain Souchon étaient bouleversants. J'avais également vu EFFROYABLES JARDINS et quelques autres. À partir du moment où j'ai su que j'avais le rôle, j'ai acheté tous les films de Jean pour les regarder. C'est là que je me suis rendu compte que chez lui, même des acteurs

très connus donnaient autre chose, une autre émotion. Ses choix de comédiens et la façon dont il les dirige font la différence. Ce fut le cas pour Isabelle Adjani, mais aussi Vanessa Paradis dans ELISA. Du coup, sans oser me comparer, j'étais très impressionnée d'avoir été choisie.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre ?

J'ai découvert Jean aux essais, dans la dernière phase du casting. C'était la première fois que quand on me dirigeait, j'avais l'impression d'être sur la même longueur d'onde. Quand Jean me parlait, je comprenais tout de suite ce qu'il voulait me dire, où il désirait que j'aie. Il n'aime pas trop le terme «directeur d'acteurs», et j'ai compris pourquoi pendant le tournage.

Aux essais, je devais jouer la scène où je rends visite à ma mère blessée à l'hôpital. Il m'avait décrit la scène et le contexte. Je sentais vraiment qu'il éprouvait ce que je devais ressentir. Il m'accompagnait dans le jeu. C'était touchant, parce que je sentais qu'il était avec moi. Avant même qu'il dise «Action !», j'étais déjà en larmes ! Il vous met en confiance, il vous donne l'énergie.

Qu'avez-vous pensé en découvrant le scénario ?

L'histoire de cette rencontre et de ce voyage m'a touchée. J'ai eu un vrai coup de foudre pour le personnage de Marylou. Je me suis identifiée à elle, à ses réactions, son côté fleur bleue... Marylou est une adolescente rebelle, en colère contre les adultes. On voit très bien cela à travers la première approche qu'elle a de Taillandier. Elle se méfie de lui et je comprends pourquoi

parce qu'à son âge, on se méfie des adultes, que l'on considère un peu comme des ennemis. C'est pour ça qu'on est souvent en rébellion contre les parents, mais je crois que c'est d'abord parce que nous sommes aussi en colère contre nous-mêmes. On ne s'accepte pas, pas encore, et on rejette ce malaise sur les adultes. Un jeune qui va voir BIENVENUE PARMI NOUS pourra tout de suite s'identifier à Marylou, parce qu'elle est pour moi une ado universelle. Au-delà de son histoire familiale complexe, elle vit la crise traversée par tous les adolescents. N'importe quel ado comprendra immédiatement pourquoi elle est en colère, mais aussi ce sur quoi lui-même doit ouvrir les yeux. Marylou a le droit d'être en colère contre son beau-père et contre sa mère, mais elle doit aussi saisir la chance qu'est sa rencontre avec quelqu'un comme Taillandier.

Même bougons, les adultes peuvent apporter des choses positives...

Tout à fait ! Et j'ai appris cela en faisant du théâtre, en étant confrontée à des personnes beaucoup plus âgées que moi, qui avaient jusqu'à 65 ans. Je me suis sentie à égalité avec ces gens, et j'ai senti qu'ils m'acceptaient. J'avais du mal au début parce que j'étais trop timide. C'est ce qui se passe entre Marylou et Taillandier. Je comprends mon personnage parce que j'ai moi-même été ce qu'elle est - drame familial en moins.

Comment avez-vous approché votre personnage ?

Le fait de travailler sur mon personnage m'a ramenée trois ans en arrière, vers quelque

chose de plus ado, de plus enfantin. Cela se traduit dans la posture, dans ma façon de manger. J'étais revenue à l'âge où les enfants se fichent de tout. Ce n'était pas vraiment un personnage de composition parce que je me suis tout de suite reconnue en elle. On a beaucoup de points communs. J'ai apporté mon passé, et ce que je suis aujourd'hui.

Comment avez-vous réagi en apprenant que Patrick Chesnais serait votre partenaire ?

J'étais vraiment très impressionnée parce que j'avais vu quelques films avec lui, et des extraits de pièces de théâtre également. La dernière fois que je l'avais vu au cinéma, c'était dans 600 KILOS D'OR PUR et j'avais vraiment aimé son personnage. Quoi qu'il joue, c'est une sacrée personnalité et il a toujours un côté

humoristique. C'est quelqu'un de touchant. Autant Jean Becker m'a mise à l'aise lors de notre rencontre, autant Patrick Chesnais attend d'abord que l'on vienne vers lui. Du coup, j'avais très peur la première fois, parce que j'étais impressionnée et aussi parce que je croyais que j'aurais du mal à l'aborder. Finalement, c'est lui qui est venu parce que j'étais trop timide. On a tout de suite eu la même relation que Marylou et Taillandier. Il était protecteur, solidaire, et on était tout le temps ensemble. J'ai eu beaucoup de chance de commencer avec des personnalités telles que Jean et Patrick.

Vous souvenez-vous de votre première scène ?

Comment l'oublier ? Un premier jour de tournage avec Miou Miou et Patrick ! C'était pour une scène de petit déjeuner, vers la fin du film.



C'était incroyable ! C'était la première fois où l'on me maquillait, où je me préparais vraiment dans mon personnage, aussi bien physiquement que mentalement. En fait, c'est le premier jour où j'ai pratiqué mon métier. Quand j'ai entendu «Action !», c'était magique... Ensuite j'étais émue, contente, dans tous mes états !

Qu'avez-vous pensé en découvrant le film terminé ?

J'ai été touchée par le duo. Ils se protègent l'un l'autre. C'était comme sur le tournage et ça m'a énormément émue. J'avais du mal à porter un regard global, ou à me juger parce qu'en revoyant les scènes, l'émotion ressentie pendant le jeu et l'ambiance de ces journées particulières me revenaient aussi. Sur un autre plan, me sentant très proche de

Marylou, le fait de me voir jouer ses énervements adolescents me renvoyait aussi à mon propre passé qui n'est pas si lointain. Je me suis dit que je devais vraiment être insupportable ! La scène où je me suis réellement acceptée à l'écran est celle de la fin. Cela résume et conclut parfaitement le film. C'était à la fois la fin du film et la fin du tournage.

Qu'avez-vous appris de vous-même dans cette expérience ?

J'ai appris à prendre mon temps, dans le jeu et la préparation. J'ai aussi appris à oublier le texte, à ne pas réciter. J'ai vraiment appris à me faire confiance, à faire confiance à l'autre et à lâcher prise pour vivre les choses. Je sais maintenant que j'ai vraiment envie d'en faire mon métier.

Si vous ne deviez garder qu'un souvenir de ce tournage, quel serait-il ?

Difficile de choisir, il y en a tellement ! Mais la scène qui me vient en premier est celle du petit déjeuner que Marylou et Taillandier prennent face à la mer, dans le jardin, juste avant d'aller lui acheter de quoi peindre. C'est la première scène où l'on sent une complicité entre eux. On l'a tournée très vite, ça a fonctionné tout de suite. On n'avait pas de difficulté à jouer deux complices, parce qu'on l'était déjà. La réalité servait enfin l'histoire.

Avez-vous une idée de ce que ce film représente pour vous ?

Je le ressens comme un encouragement. Un encouragement à travailler plus. Je me dis que

c'est simplement incroyable d'avoir commencé avec ce film. J'ai énormément de chance. Je sais que si je dois participer à d'autres tournages, ils ne seront jamais les mêmes. Mais j'espère travailler avec des gens qui auront autant de bienveillance que Jean et Patrick et qui aiment autant le cinéma. Je les remercie de m'avoir fait ce cadeau.



Liste ARTISTIQUE

ARTISTIQUE

Taillandier	<i>Patrick Chesnais</i>
Marylou	<i>Jeanne Lambert</i>
Alice	<i>Miou-Miou</i>
Max	<i>Jacques Weber</i>
Le Maître d'hôtel	<i>Xavier Gallais</i>
La femme de l'agence	<i>Raphaëline Goupilleau</i>
Le vendeur	<i>Didier Benureau</i>
Le boucher	<i>Urbain Cancelier</i>



Liste TECHNIQUE

TECHNIQUE

Réalisateur	<i>Jean Becker</i>	Son	<i>Frédéric Ullmann</i>
Producteur	<i>Louis Becker</i>		<i>Vincent Montrobert</i>
Adaptation et dialogues	<i>Jean Becker, François d'Epenoux</i>		<i>Christophe Vingtrinier</i>
Avec la collaboration de	<i>Marie-Sabine Roger</i>	Décor	<i>Thérèse Ripaud</i>
D'après le roman de	<i>Eric Holder</i>	Costume	<i>Annie Perier Bertaux</i>
Éditions	<i>Flammarion</i>	Casting	<i>Sylvia Allegre</i>
Directeur de production	<i>Bernard Bolzinger</i>	Assistant Réalisateur	<i>Dominique Talmon</i>
Image	<i>Arthur Cloquet</i>	Régie Générale	<i>Amélie Supau</i>
Montage	<i>Jacques Witta</i>	Production déléguée	<i>ICE 3 - KJB PRODUCTION</i>
	<i>Franck Nakache</i>	Coproduction	<i>STUDIOCANAL - FRANCE 3 CINÉMA</i>